

TEMPERATURE

Du 4 octobre 1960.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for morning, midday, and evening.

Le Republicanisme en Louisiane.

Voici les élections présidentielles qui approchent. Il s'agit, comme on ne le sait que trop bien, de sauver nos institutions républicaines qui courent les plus grands dangers, ainsi que nos industries agricoles et manufacturières qui précèdent également.

On ne veut décidément pas de lui parmi nous. On le lui a fait comprendre assez souvent. On le lui a tant de fois répété qu'il devrait se le tenir pour dit et s'en aller chercher fortune dans d'autres Etats moins rétifs que le nôtre.

Un revanche, il nous a fait beaucoup de mal, et ce n'est vraiment pas de sa faute si notre population agricole, propriétaire et travailleurs des champs, ne sont pas complètement ruinés.

Nous n'avons pas encore subi les conséquences du nouvel ordre des choses. Patience; la bataille ne se fera pas attendre; laissons aux spéculateurs du Nord le temps de semer leur argent dans les contrées annexées et vous les verrez nous faire la concurrence sur nos propres marchés et nous forcer à prendre leurs sucres de préférence aux nôtres, par la simple raison qu'ils pourront les placer à meilleur compte.

Après tout, ils n'ont pris Porto Rico, ils n'ont pris les Hawaï, ils n'ont pris les Philippines que pour les exploiter, et la meilleure exploitation pour ces pays étant la culture de la canne et de la betterave, c'est sur ces deux produits que s'exercera avant tout leur activité.

Le nord a toujours été et sera toujours l'ennemi de l'industrie sucrière. C'est pourquoi nous n'avons jamais voté et ne voterons jamais le ticket républicain.

Ce malheureux parti n'a même plus à se vanter de sa prospérité commerciale et industrielle du pays. Les grèves qui se produisent partout sont clairement la preuve du contraire.

La encore nous sommes obligés de tourner le dos au parti républicain qui a trouvé le moyen de mécontenter toute la population sur laquelle il s'appuyait jusqu'ici.

CHINE.

La circulaire du comte de Bülow, secrétaire d'Etat à l'Office impérial des affaires étrangères, coïncidant avec l'arrivée du maréchal comte de Walderssee à Hong Kong, rappelle l'attention sur l'attitude de l'Allemagne dans les affaires de Chine.

Depuis quelques semaines une espèce de silence s'était fait sur les projets de l'empereur Guillaume. Après le départ à grand orchestre du commandant en chef, dont la longue traversée se faisait pendant que les alliés achevaient les opérations proprement militaires, le rideau était tombé sur un entr'acte. Les gens de sens rassis en Allemagne, ceux qui n'avaient pas vu sans quelque chagrin les adieux d'un peu trop théâtraux de Wilhelmshöhe, s'étaient plutôt réjouis de ce salubre intervalle.

Tout-fois, pendant ce temps, de graves questions s'étaient posées. Un certain flottement s'était produit dans l'attitude des puissances. On peut même dire sans exagération que le grand public, énurvé par tant d'annonces et de péripéties, soudainement privé des nouvelles dramatiques du siège des légations et de la marche du corps expéditionnaire, déconcerté de la lenteur des démarches de la diplomatie, s'était abandonné à des appréhensions sans motif réel et attendait avec impatience un fait ou une parole qui le rassurât.

La circulaire du comte de Bülow est précisément de nature à produire cet effet. Elle montre que les puissances n'ont pas perdu de vue les données essentielles du problème à résoudre. Elle atteste, comme nous allons le faire voir par des preuves irrécusables, l'existence d'un accord fondamental entre la plupart des alliés. Elle dissipe en fin de compte certaines interprétations erronées d'une démarche de la Russie.

Le gouvernement de l'empereur Guillaume reconnaît et proclame que le châtiment exemplaire des véritables auteurs des crimes et attentats commis contre les Européens est la condition préalable, sine qua non, de l'ouverture des négociations. Il ne vise pas toutefois des exécutions en masse qui auraient le double tort de frapper au hasard dans les tas des petites gens, peu ou point responsables, en multipliant pour les grands coupables les chances de se soustraire à une juste peine, et aussi de rabaisser le monde civilisé, dans sa vengeance, au niveau de la Chine.

M. de Bülow donne de vives et fortes raisons pour cette thèse de justice et d'humanité. Il avoue que, dans les conditions actuelles, il sera probablement impossible d'identifier tous les meneurs. Il limite donc ses propositions et s'en tient à ce qui est tout à la fois moralement inattaquable et pratiquement réalisable.

A ses yeux et en fait, il est un certain nombre de personnages dans les positions les plus élevées, sur la culpabilité notoire desquels il ne peut exister aucun doute. C'est sur eux qu'il suffit de frapper, mais c'est sur eux qu'il est indispensable de frapper. Le nombre n'importe pas tant que le rang et le caractère des victimes exploités.

Aussi le cabinet de Potsdam propose-t-il aux cabinets alliés d'inviter leurs représentants à Pékin à désigner les personnages chinois dirigés dont la culpabilité dans l'insurrection ou l'exécution des crimes est établie sans aucun doute. Sur ce point, le comte de Bülow et son

maître impérial se croient assurés de l'unanimité des puissances, attendu que l'indifférence à l'égard d'une juste exécution équivaudrait à l'indifférence envers la répétition de ces crimes.

Tel est le texte de cette importante circulaire. Elle a le mérite de poser la question avec une précision sans égale. De plus, elle offre une solution préliminaire qui associe à la rigueur de l'Europe ne saurait se départir sans ruiner à tout jamais son crédit en Chine cette clémence envers les petits et les faibles qui doit être le plus bel apanage de la civilisation.

Si, comme il y a lieu de l'espérer, les puissances unanimes adoptent ces vues, les mandarins du Céleste Empire éprouveront une double et salutaire surprise. En premier lieu, ils constateront que toutes leurs mielleuses protestations, toutes leurs caresses ne suffiront plus à paralyser le juste courroux de l'Occident et que, cette fois, au moins il s'agit de sérieuses mesures de répression.

Et puis, ils ne pourront pas, selon leur habitude, jeter dédaigneusement aux puissances ces quelques têtes de pauvres diables exécutés au hasard. On sait que dans cette étrange race jaune l'instinct de conservation est assez faible pour qu'il soit possible, moyennant une poignée de taëls ou même une simple ligature de sapèques, de racoler sur la place publique des volontaires résolu à mourir pour un autre.

Les mandarins ont abusé de cette circonstance pour se jouer de la crédulité ou de l'ignorance des diables étrangers, enlever toute valeur exemplaire aux exécutions et exasperer le peuple par des hécatombes d'innocents. Cette fois-ci, les choses changent.

Il s'agit des vrais coupables qu'ils appellent le prince Taang, Yang Lu, ou de tout autre nom; qu'ils soient même plus haut placés, et jusque sur les marches du trône. On n'acceptera point de remplaçants ni de substituts. Et voilà qui va porter la terreur dans l'âme de ces Machiavels qui s'imaginaient pouvoir éternellement faire payer leurs fautes et leurs crimes par le vil bétail humain.

Il est d'autant plus permis de se permettre un effet moral considérable de la morale adoption de ce préliminaire qu'en fait le comte de Bülow a simplement donné une expression précise et forte aux sentiments unanimes des alliés. Faut-il rappeler que M. Delcassé, dans son discours de Poix, a expressément mis «les compensations pour le passé», au même rang que «les garanties pour l'avenir»? On n'a pas oublié que la reine Victoria, dans le discours du trône par lequel fut clos, au mois d'août, la dernière session du Parlement, énonça, sans ambages, son intention «d'indiquer un juste châtiment aux auteurs de ce crime sans exemple», et l'on pourrait multiplier ces citations.

L'Allemagne pense avec raison qu'avant d'entrer en pourparlers, c'est à dire avant de passer définitivement du pied de guerre au terrain des négociations, il convient de liquider cette question. Rien ne portera davantage dans l'esprit des Chinois la conviction du sérieux du concert occidental.

De plus, ce seul préliminaire en écartant des négociations les hommes tout convertis du sang des victimes facilité singulièrement la vérification des pouvoirs. Les puissances ne risqueront pas de discuter courtoisement avec

les auteurs des crimes qu'il s'agit de réprimer. Enfin, la circulaire du cabinet de Potsdam, en suggérant ce préalable, remet au point les stériles et interminables discussions auxquelles avait donné lieu, dans la presse, la proposition russe.

On a toujours soutenu ici que l'important n'était pas d'opposer un oui ou un non simpliste à ce projet, mais d'en examiner les modalités de près, et, puisqu'il était formulé en vue de faciliter les négociations, de se préoccuper tout d'abord de débayer le terrain de l'action diplomatique. C'est ce que fait la circulaire allemande. Elle résume et elle précise les idées dominantes chez la plupart des puissances.

Nul ne contestera à l'Allemagne, de par le triste privilège qu'il a valu l'assassinat de son ministre, M. de Ketteler, la priorité en cette matière.

Richard Wagner.

Le recueil des poésies fugitives de Richard Wagner vient de s'enrichir d'une pièce nouvelle, ou du moins restée inédite, ou du moins restée publique. Elle date du 31 décembre 1875.

L'illustre compositeur traversait alors l'une des périodes les plus actives de sa vie agitée. Le théâtre de Bayreuth s'achevait; le maître venait de mettre la dernière main au *Crepuscule des dieux*; il s'occupait de monter la *Tétralogie* tout entière et de préparer le premier *Festpiel*; il cherchait des modèles pour ses décors et ses costumes, des artistes pour ses représentations, des fonds pour les payer; Comment l'idée lui vint-elle de donner des étrennes aux sœurs de ville de Bayreuth? Pourquoi? Quels services particuliers ces honnêtes fonctionnaires lui avaient ils rendus? Nul ne le sait. Toujours est-il que Wagner, après avoir consigné un chèque sur la banque Feastel, adressa au bourgmestre de Bayreuth, avec le poème que voici: «Vive la police! — Souviens-toi, bonhomme, de la police, — ah! qu'elle a eu envers toi de sa malice. — Elle trime et trame, et ferme la trappe. — Qui mérite une œuvre grande et précieuse — doit se mettre bien avec la brave police; — sans cela tout le monde le tarabuste, — fit-il même l'homme le plus juste. — Pour cela, Monsieur le maire, je vous prie, — le faire de ce papier du pain de mie, — afin qu'on puisse de grandes et petites quenelles — fourrir aux policiers dans leurs gamelles. — Que chacun en reçoive un peu, — qui semble digne et brave; et pieux! — Pour la Saint-Sylvestre 1875. — RICHARD WAGNER.» Les «querelles» ne viennent point ici seulement pour la rime; il faudrait n'avoir jamais été à Bayreuth pour ignorer la place qu'elles tiennent dans les menus des restaurants voisins du «Bühnenfestpielhaus». Ce qui est plus piquant, c'est de voir, au bas de ce dithyrambe en l'honneur de la police, la signature de l'insurgé de Dresde, de l'exilé de 1848. Et ce qui est admirable, c'est la bonne humeur que conservait le maître au milieu des formidables labeurs et des soucis d'argent de cette heure difficile. Mais le poète antique nous l'a dit: *Dulce est desipere in loco*.

L'eau d'Arbita étonnante est assésant digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

CHEZ TIAO MAHA OUPARA.

Ou mande de Marseille:

Il a paru intéressant d'interviewer le second roi de Laos et de recueillir ses impressions sur l'Exposition universelle et sur les merveilleuses industrielles qu'il a visitées, au cours de son voyage à travers la France, avant son départ pour l'Indo-Chine.

On sait que ce souverain est arrivé à Marseille, après une excursion à Lyon, Saint-Etienne, Saint-Chamond, etc., où les grands établissements industriels lui ont été montrés en détail.

Tiao Maha Oupara est descendu au Grand Hôtel de Marseille; il était accompagné du ministre des travaux publics Tiao (prince) Kromakoun et du directeur des affaires civiles Tiao Krommasang.

Un détail: dans le Haut-Laos ou Luang Prabang, les deux rois sont élus par un collège électoral où entrent des représentants de toutes les classes de la société. Le droit héréditaire est inconnu.

On peut approcher facilement du roi Tiao Maha et s'entretenir avec lui par l'entremise de l'interprète; mais il faut se garder de se dire journaliste, car on l'a avisé à Paris qu'il ne devait faire aucune confiance à cette race indiscreète et importune.

Celui-ci déclara d'abord qu'il désirait, avant de s'embarquer, visiter les ports fortifiés et quelque cuirassé de haut rang. Dans ce but, il est allé à Toulon, puis est revenu à Marseille où il s'est embarqué pour rentrer chez lui.

En ce qui concerne l'Exposition, le roi s'est montré très enthousiaste:

«Mais tout en admirant les merveilleuses étalées sous mes yeux, dit-il, je me rendais compte que cette exhibition avait un caractère un peu artificiel et éphémère. Ce qui m'a séduit le plus profondément, ce sont vos établissements industriels, vos usines, vos tisseries, de Saint-Etienne, Lyon, Saint-Chamond... J'ai compris la quelle force de vitalité, quelle puissance de production possédait votre pays.

«Je desirais connaître votre vie industrielle, votre activité commerciale, dont nous avons une faible idée en Extrême-Orient, où nous ne sommes en relation qu'avec vos résidents et gouverneurs, et où la France nous apparaît un peu comme une nation de fonctionnaires... J'ai appris à vous connaître en peu de jours; j'ai compris que votre pays était un centre prodigieux de production. Hélas!... pourquoi cette vitalité, cette activité si remarquables ne s'exercent-elles pas sur les bords du Mékong, où tout est à créer?»

ACCIDENT A DALLAS.

Dallas, Texas, 4 octobre.—La nuit dernière, vers onze heures, pendant une représentation à grand spectacle de «Incendie de Chicago», aux Fair Grounds, une partie des gradins élevés s'est écroulée, précipitant des centaines de spectateurs sur le sol. Les blessés sont nombreux. Les plus gravement atteints sont A. B. Johnson, de Wichita Falls, Texas, George Hill, d'Austin, Mme J. D. Hedford, de Dallas, E. C. Britton, de la Nouvelle-Orléans.

On craint que ces deux derniers ne puissent pas survivre.

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé. On se trouve spécialement un suppléant pour les Troubles Nerveux, la Dépression, la Migraine, l'Anémie, le Manque de sommeil, la Constipation, le surmenage, l'irritation, la Grippe, la Prostration Nerveuse, la Débilité générale, la Convalescence tardive, la Perte de Sang, l'inspiration de la Métrorose, les Maladies de la Gorge et des Poulmones, le Mal de Mer, toutes les maladies organiques et les troubles de l'équilibre.

Vendu chez tous les pharmaciens. Refuses les substitutions.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Dimanche prochain, en matinée, première des «Three Musketeers», les fameux Monseigneurs d'Alexandre Dumas qui ont plus d'un demi-siècle de scène et sont aujourd'hui aussi jeunes que le premier jour.

En attendant «A Young Wife» continue à attirer la foule. C'est une semaine de succès qui finit aussi brillamment qu'elle a commencé.

THEATRE TULANE.

M. Fred Ward poursuit le cours de ses succès au Tulane, dans le «Duke's Jester». Il y est aidé par une excellente compagnie au milieu de laquelle se fait déjà remarquer une toute jeune femme qui est la propre fille de l'éminent artiste. Jusqu'à samedi soir, inclusivement, la salle du Tulane ne décrochera pas.

Demain samedi, en matinée et le soir, «Hamlet» et «Othello», c'est à dire foule à ce théâtre.

THEATRE «CRESCENT».

Il y avait hier en matinée une belle chambre au Crescent. On y donnait comme toujours depuis dimanche «The Man-O-Warman» au milieu des applaudissements du parterre qui aima de temps en temps à la scène les explosions patriotiques. Dimanche première de «The sorrows of Satan», pièce nouvelle dont la mise en scène est dit-on splendide.

Le coup de poing devient un argument républicain.

Ocala, Floride, 4 octobre.—Hier pendant une braverie du colonel McFarlane, candidat républicain à la place de gouverneur, un pompier du nom de Richard Hendricks poussa un cri en faveur de Bryan. L'orateur, indigné de l'interruption, désira l'interrompre de se montrer. Sumner, un autre pompier, se présenta immédiatement devant McFarlane. Il en résulta une altercation: après quoi, le candidat vint se retirer dans son hôtel, mais il revint bien vite sur ses pas, se dirigea vers Mays et le frappa violemment au visage. Mays riposta et les amis des deux combattants se jetèrent à la traîne.

ASSASSINAT.

Dallas, Texas, 4 octobre.—Le verdict du coroner dans l'affaire de Charles Fendrich, un négociant mort vendredi dernier, qui croyait-on, s'était suicidé, est que le défunt a été assassiné par des inconnus qui lui ont coupé la gorge.

La maladie de M. Balfour.

New York, 4 octobre.—Une dépêche de Londres à la «Tribune» dit qu'il court un bruit suivant lequel Lord Balfour sera forcé d'abandonner, à cause de son mauvais état de santé, son poste de secrétaire en chef de l'Irlande. Cela ferait une vacance difficile à remplir.

Condamnation d'un voleur de COCHON.

Chattanooga, Tennessee, 4 octobre.—Richard Martin, un des auteurs du vol de sept canons de cuivre dans le parc national de Chickamanga, a été condamné ce matin par la cour fédérale à quatre ans de pénitencier et à \$300 d'amende.

Démision de Carl Schurz.

New York, 4 octobre.—Carl Schurz a donné sa démission de président de l'Association nationale de la réforme du service civil, afin, dit-on, que son appui personnel à l'élection de M. Bryan ne puisse d'aucune façon affecter le caractère indépendant de l'Association.

Violent orage dans le Minnesota.

Red Wing, Minnesota, 4 octobre.—Un autre violent orage a éclaté sur Red Wing la nuit dernière, et la ville est maintenant sans communications par chemin de fer. Plusieurs ponts ont été emportés par les eaux.

Menagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Arbita d'un appétit d'ours.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

«sur les Etats-Unis, port compris»

\$12.00 un an | \$6.00 6 mois | \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

port compris :

\$15.00 un an | \$7.50 6 mois | \$3.80 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

\$3.00 un an | \$1.50 6 mois | \$1.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

port compris :

\$4.00 un an | \$2.00 6 mois | \$1.25 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, que abonné y est donc édit.

Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Not agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par LES SUR EXPRES.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

Les Tragédies de l'Amour.

XVIII

LE DÉPART.

«Depuis le jour où un coup de dé avait condamné à mort Pierre Girodias, celui-ci était devenu

invisible pour tous. Il n'était pas sorti une seule fois des Grandes-Roches. Déjà il était mort.

Il attendait plus, pour s'exécuter, que la consommation de ce mariage.

Mais si résolu qu'il fût, si énergique, il ne pouvait retrancher de son âme, enlever de son cerveau enlevé par les approches de cette mort, le souvenir de tout ce qu'il allait quitter.

Il ne regrettrait rien de la vie, mais une jalousie furieuse s'emparait de lui lorsqu'il pensait au bonheur qu'il donnait à son frère!

Malgré tout, celui-là serait heureux!

Il avait beau se dire: «Elle ne l'aime pas! Elle ne l'aimera jamais!» quelque chose répétait, une affreuse crainte: «Le temps marchera. Elle oubliera Villefort. Elle aimera!»

Et lui-même, que serait-il devenu!

Aurait-il encore une pensée dans ce cœur fraternel, où toute sa vie il avait régné en maître, comme dans le cœur de l'ainé, toute sa vie avait régné le plus jeune?

«Non, pas même une pensée! Cette pensée-là serait importante. On la chasserait...»

Et voilà ce qu'il ne voulait pas, dans sa haine de Gaston.

Il voulait laisser, dans le bonheur qu'il entrevoyait, une image lugubre, qui, à la longue, pla-

nant comme un fantôme sur ce bonheur, le rendrait impossible.

«Mais bien qu'il eût été convenu qu'il mourrait au lendemain du mariage, rien en somme, ne l'empêchait d'avancer sa mort de quelques jours. Ce mariage était maintenant certain. Gaston le lui avait écrit; Colette acceptait tout. Elle allait quitter le château, quitter le pays, et Gaston la rejoindrait à Paris, où aurait lieu la cérémonie.

Sans Gaston, Pierre n'eût rien connu de ces détails.

Mais Gaston les lui donnait journalement, torturant ce cœur comme à plaisir. Et c'est ainsi renseigné qu'il vit approcher le jour du départ.

«Gaston partit, il m'échappa! Comment faire!»

De même que Colette à sa fenêtre, pendant la dernière nuit passée à Villefort, avait espéré jusqu'au dernier moment qu'un événement quelconque interviendrait tout à coup pour empêcher ou retarder son départ, de même, en ces suprêmes heures, la jalousie de Girodias se demandait si, enfin, quelque chose ne se produirait pas qui renverserait l'échafaudage de tous ces projets.

Mais rien... il ne voyait rien.

Il sortit, ce matin-là, pendant

qu'à la même heure, au moment où se levait le soleil, Colette s'endormait enfin, près de sa fenêtre.

Il sortit, la tête en feu.

Il fit deux ou trois fois le tour du jardin.

Il souffrait trop.

Ce n'était vraiment pas la peine d'attendre la conclusion de ce mariage.

Il avait résolu d'en finir, sans plus retarder.

«Quel genre de mort? Il n'avait pas encore pensé. Qu'importait? Une noyade dans la Sevre? Un coup de revolver dans la tête? Un coup de poignard en plein cœur, avec le poignard qui avait tué le père? Tout à coup, il vit Gaston qui sortait et descendait le coteau.

Il se dirigeait vers le parc qui avoisinait Villefort.

«Il va le voir avant qu'elle parte!» se dit Pierre. Il va prendre rendez vous avec elle pour la retrouver à Paris.

C'était vrai.

Pierre, s'assis sur un banc, accablé.

«Oui, murmura-t-il... sûrement, je m'attendrai pas davantage.

Et soudain, se levant avec un rire sinistre:

«Ah! le fantôme!... ouï!... j'ai trouvé le moyen de laisser ce fantôme dans sa vie... peut-être... peut-être...»

Il leva les yeux, regarda par tout.

Le vent, un vent léger, soufflait du nord-est, et là-haut, sur son belvédère, faisait tourner et grincer la grondeuse où pendait l'andréole des Girodias.

Il traversa le jardin de Gaston.

La porte de la maison était ouverte.

Une fois entré, il la repoussa derrière lui pour ne pas être dérangé dans son œuvre lugubre.

Il se trouvait dans un petit vestibule où Gaston avait accro-

ché quelques armes, des trophées de chasse.

Il enleva une tête de sanglier, la jeta dans un coin.

Et, monté sur un tabouret, il essaya la résistance du clou auquel était accrochée cette tête.

Le clou était solide et ne bougea point.

Il y noua sa corde.

Et, comme si vraiment il se fit amusé à cette besogne, il fit et défit, à plusieurs reprises, le nœud coulant, s'assurant qu'il fonctionnait bien, en le faisant glisser autour de son poignet.

En face de lui, la porte.

La première apparition que Gaston aurait tout à l'heure, lorsqu'il rentrerait chez lui, serait celle de son frère.

De son frère pendu.

Pendu chez Gaston, pour que ce hideux fantôme devint la vision de toutes les nuits du jeune homme, troublât sa vie décolorée, mit obstacle même à son bonheur, rendit impossible son amour.

Et Pierre souriait en faisant ces préparatifs.

Quand tout fut prêt, il entrouvrit la porte.

Il voulait voir une dernière fois de la lumière, du soleil, des oiseaux, des fleurs, de la nature entière.

Il avait vu Colette. Et il revenait aux Grandes-Roches!... Et si Colette se laissait attendre? Ce serait le bonheur pour eux!... Non, non, il ne voulait pas cela!...

Il entra, referma la porte. La corde l'attendait. Il y passa le cou.

Et brusquement, d'un coup de pied, sans plus réfléchir, sans plus penser, et comme s'il avait redouté d'avoir quelque béatitude, s'il tardait davantage, il repoussa l'échafaud sur lequel il était grimé.

Il retomba.

Gaston, en effet, était allé à château de Villefort.

Il désirait voir Colette, mais il se heurta à une obstination qui rien ne put vaincre.

La jeune fille resta invisible. Il réussit à savoir pourtant que son départ était fixé à ce jour même et que la jeune fille devait prendre à la gare de Olliouville le train de Nantes.

De Nantes, elle gagnerait Paris.

Colette, si elle refusait de voir à Villefort, ne pourrait pas pêcher Gaston de se trouver la gare, à cette même heure.

Il s'y rendrait donc, décidé tout.

Il avait toute sa journée libre mais ses préoccupations étaient trop grandes, trop tristes, po-